NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

87 Nº 7 1965

La construction de la paix à l'ère atomique

René COSTE

p. 727 - 743

https://www.nrt.be/it/articoli/la-construction-de-la-paix-a-l-ere-atomique-1540

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La construction de la paix à l'ère atomique *

L'auteur de cet article est un théologien, c'est-à-dire que, tout en consacrant ses facultés intellectuelles à un travail patient et méthodique, comme n'importe quel penseur, il s'efforce d'envisager les problèmes vitaux qui se posent à lui, sous la lumière de sa foi au Dieu Vivant. Il ne cherchera pas à plaire, mais à s'avancer avec ses lecteurs sur le chemin de la vérité. Il est un chrétien, c'est-à-dire qu'il doit s'efforcer de vivre, dans sa pensée et dans son action, le message d'amour et de paix que le Christ lui a enseigné dans l'Evangile et dont il a donné le témoignage suprême dans sa mort acceptée pour le salut de l'humanité. Il est un prêtre, c'est-à-dire que, par la mission qu'il a reçue de l'Eglise, il doit aider ses frères les hommes à le découvrir et à en imprégner toute leur vie. Il est un homme, c'est-à-dire qu'il ressent intensément sa communauté de destin avec tous les autres hommes, engagé qu'il est avec eux sur le même navire, cette planète terre qui transporte notre espèce dans sa course à travers l'espace et le temps, astre flamboyant, non pas du feu matériel qui brûle les étoiles, mais de l'inégalable incandescence de l'esprit. Il essaiera, dans les pages qui suivent, de réfléchir sur l'un des problèmes essentiels que l'humanité actuelle doit affronter, et dont trop peu de nos contemporains mesurent à la fois l'urgence, la difficulté et l'ampleur : celui de la construction de la paix à l'ère atomique. Il le fera sous deux titres, qui vont d'abord paraître énigmatiques, mais qui s'éclaireront progressivement : premièrement, L'IMPASSE ; deuxièmement, LE RETOURNEMENT. Dans ce second titre, il s'agit des solutions constructives qu'il voudrait proposer.

I. — L'IMPASSE

Il faut partir d'une analyse exacte de la violence à l'époque contemporaine.

Nous sommes certainement tous d'accord pour considérer comme l'une de ses formes essentielles *la menace d'utilisation des armes nucléaires,* par suite des ravages effroyables qu'elle entraînerait. Au moment de l'explosion d'un engin atomique, la température bondit instantanément à plusieurs millions de degrés, provoquant une énorme

* **Cet article est le texte — légèrement remanié — d'une conférence donnée récemment par l'auteur.**

augmentation de la pression atmosphérique. Il en résulte la formation d'une onde de choc, dont la violence est telle qu'elle peut provoquer la mort et détruire des maisons à une grande distance. Les effets calorifiques ne sont pas moins dangereux pour les organismes vivants et produisent des incendies. A ces effets destructeurs, du même type que ceux des autres armes explosives, sauf un considérable accroissement de puissance, s'ajoutent ceux des radiations engendrées par l'explosion consécutive à la réaction nucléaire ou thermonucléaire, qui sont soit des radiations de nature électro-magnétique (rayons gamma), soit des radiations corpusculaires (rayons alpha et bêta). Ce sont évidemment leurs effets immédiats, dans la zone voisine, qui sont les plus redoutables, mais elles ont aussi des effets différés nocifs. Certains produits radioactifs ont la vie longue. Collés aux poussières, que le tourbillon atomique a entraînées dans une ascension vertigineuse, et transportés par les courants atmosphériques, ils peuvent franchir d'immenses distances jusqu'à leur retombée sur notre corps et sur les animaux et les végétaux qui servent à notre alimentation. Leur accumulation pourrait provoquer la mort, à plus ou moins longue échéance, par exemple, à la suite d'une leucémie ou d'un cancer, ou même entraîner des effets génétiques extrêmement dangereux pour l'avenir de l'humanité.

L'explosion expérimentale du 1er mars 1954 à Bikini (il s'agissait d'une bombe H d'une puissance approximative de 15 mégatonnes) aurait produit une destruction totale sur une zone de 8 kilomètres de rayon, des dégâts très graves sur une de 16 et plus ou moins étendus sur une de 32. La superficie contaminée aurait été de 18.000 km². Supposons qu'un tel engin explose sur la Grand-Place de Bruxelles ou à Paris, à la hauteur de Notre-Dame ! Américains et soviétiques possèdent des bombes de 50 mégatonnes. Ces derniers affirment détenir des charges d'une puissance de 100 mégatonnes et être capables de les envoyer par fusées cosmiques en un point quelconque du globe terrestre. Si de tels engins explosaient entre soixante et quatre-vingt kilomètres au-dessus du sol, un seul suffirait à anéantir un pays comme la Belgique et trois ou quatre à détruire pratiquement un pays de l'étendue de l'Angleterre. Quelles que soient les évaluations sur le rapport des forces, on sait que les duopolistes thermonucléaires possèdent assez de charges explosives pour mettre à feu et à sang la terre entière, s'ils étaient assez fous pour se livrer ce duel à mort.

Dans une déclaration à huis clos devant la commission militaire de la Chambre des Représentants, au début de l'année 1963, M. Robert McNamara, secrétaire américain à la défense, estimait que trois cents millions de personnes seraient tuées au cours de la phase initiale de toute guerre nucléaire mondiale. Essayons de nous imaginer l'horrible chaos d'une Europe occidentale où cent millions d'êtres humains

auraient été tués en quelques heures (ce qui serait un minimum, si ce secteur géographique était l'objet d'une stratégie anti-cités). Des blessés innombrables seraient abandonnés sans soins à des souffrances atroces et la radioactivité poursuivrait son avancée inexorable jusque dans les campagnes les plus reculées. Ceux qui auraient été épargnés pourraient-ils conserver toute leur raison ? Avec M. Herman Kahn, dans son livre fameux sur la guerre nucléaire *On thermonuclear War*, on doit se poser la question : « Les survivants envieraient-ils le sort des morts ? » Tel était le spectacle d'enfer qui s'imposait au regard de Jean XXIII, lorsqu'il écrivait sa célèbre phrase du n° 127 de *Pacem in terris*, et que semblent trop oublier les stratèges qui jonglent avec les morts humaines comme avec les chiffres abstraits d'une équation mathématique : « il devient humainement impossible de penser que la guerre soit, en notre ère atomique, le moyen adéquat pour obtenir justice d'une violation de droits. » Comment croire, en effet, que ce linceul de mort qui s'étendrait sur d'immenses régions pourrait encore contribuer au règne de la justice dans le monde ? Ce serait « contraire à la raison » (*alienum a ratione*) de le penser, dit le texte latin de l'Encyclique. « La guerre est devenue un nonsens », ainsi que l'écrivait récemment le général Martin, chef d'état-major de l'Armée de l'air française.

*
* *

Ne devrions-nous pas en conclure que la solution qui s'impose immédiatement sans contestation possible consiste à enfouir dans les profondeurs de la mer ou des déserts les armes nucléaires actuellement disponibles et à en arrêter définitivement la fabrication ? S'il n'y avait que cette forme de violence collective le problème serait simple. Mais il en existe une autre forme, elle aussi d'une terrible efficacité : c'est la *domination totalitaire*. Tant que des centaines de millions — ou même seulement des dizaines de millions — d'hommes et de femmes en seront les victimes, la paix sera impossible dans le monde, car elle est faite de justice et de liberté. Sachons examiner les réalités en face sans passion, mais aussi sans fausses illusions.

Les crimes du totalitarisme nazi sont dans toutes les mémoires : l'idolâtrie de la race et du sang aryens, une volonté effrénée de domination, une propagande éhontée, le mensonge érigé en système, les horreurs des camps de concentration, les agressions qui ont déclenché le second conflit mondial, le génocide de plusieurs millions de Juifs. Si Hitler avait remporté la victoire en 1945, la plus grande partie de l'Europe aurait été transformée en un sinistre empire concentrationnaire. Les crimes de Staline ont été étalés au grand jour par la

divulgation du rapport de Khrouchtchev au XX[e] Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. Je ne connais pas de réquisitoire plus implacable et plus dramatique. Tout adulte devrait l'avoir lu attentivement. Il y verrait jusqu'à quelles aberrations peut conduire un despotisme sans scrupules uni à la froide rigueur d'un système abstrait, quand il dispose d'un pouvoir absolu, servi par les moyens d'accaparement des masses et de dépersonnalisation des individus inventés par les techniques modernes. Bien que ses successeurs aient desserré l'étau d'une façon sensible, les nationaux soviétiques — ainsi que les habitants des démocraties populaires de l'Europe centrale et orientale — sont encore bien loin de jouir de toutes ces libertés fondamentales qui sont des droits inviolables de l'homme. Pour s'en convaincre, au moins sur le point essentiel de la liberté de conscience et de la liberté religieuse, il suffit de lire l'ouvrage irréfutable de Nikita Struve, *Les chrétiens en U.R.S.S.* Quant à l'expérience totalitaire du communisme chinois, elle dépasse toutes les réalisations antérieures. M. Robert Guillain, l'un des Européens qui connaissent le mieux la Chine rouge, a pu intituler un article récent : *Sept cents millions de Mao.* Tous les Chinois sont obligés d'étudier la pensée du grand leader, considérée comme la source de toute pensée correcte. L'individu n'a plus que le droit d'obéir. Il est devenu un simple rouage dans une machine colossale. Les démocraties totalitaires, qui se prétendent les seules authentiques, n'en sont en réalité qu'une atroce caricature.

Certes, elles sont capables de grandes réalisations sur le plan économique et social. Nous le reconnaîtrons volontiers pour la Russie soviétique et la Chine communiste. Mais n'oublions pas le prix démesuré — et nullement inévitable — que certaines ont coûté. N'oublions pas non plus que l'homme ne vit pas seulement de pain. La jouissance effective des libertés fondamentales — la liberté de pensée, de conscience et de religion, la liberté d'opinion et d'expression, la liberté dans le choix de son état de vie — et des autres droits de la personne est indispensable à son épanouissement et à son bonheur. Contre leur violation délibérée ou même seulement contre l'indifférence égoïste à l'égard de ceux qui en sont les victimes retentit le terrible reproche qui se fit entendre dès les premières pages de la Bible : « Caïn, qu'as-tu fait à ton frère ? »

Et ne nous leurrons pas. Les grands dirigeants communistes, pas plus à Moscou qu'à Pékin, pas plus les successeurs de Krouchtchev qu'à l'époque de Krouchtchev lui-même, de Staline ou de Lénine, n'ont renoncé à leur projet d'étendre l'emprise de leur système sur le monde entier. Les méthodes peuvent changer — moins brutales dans l'optique moscovite de ces dernières années que sous la terreur stalinienne ou dans la mentalité de Mao Tsé-toung —, mais le but reste le même.

Malgré des contradictions internes, de plus en plus apparentes, malgré le Grand Schisme — plus profond qu'on ne le croit généralement — intervenu entre la capitale de la Russie soviétique et celle de la Chine rouge, il est poursuivi, de part et d'autre, par une stratégie totale, à l'échelle planétaire, et par tous les moyens, aussi bien la politique du sourire et de la coexistence pacifique que celle de la menace du tigre aux dents atomiques. Certes, sur ce plan, une évolution est possible — car ce système n'est pas plus éternel que ceux qui l'ont précédé —, nous la souhaitons et nous devons y contribuer, de notre côté, par une politique constructive, mais nous sommes encore à l'attendre.

L'humanité n'a donc le droit de choisir ni l'une, ni l'autre branche de l'alternative. *Il faut refuser à la fois la guerre nucléaire et la domination totalitaire.*

*
* *

Que faire alors ? Deux solutions se présentent d'emblée : la théorie politico-militaire qui donne toute sa confiance à la dissuasion grâce à un armement supérieur ou équivalent (s'il s'agit des grandes puissances), ou, du moins (s'il s'agit des moyennes et petites puissances), suffisamment consistant pour effrayer un agresseur éventuel par l'étendue des pertes qu'il devrait subir pour parvenir à la victoire : en sens inverse, le pacifisme absolu, exclusif de tout emploi de la force, même dans le cas de légitime défense. Nous devons écarter ces deux solutions, dans la mesure, du moins, de leur exclusivisme respectif : la première, à cause du primat qu'elle donne à la force dans les rapports internationaux et parce qu'elle risque de conduire — tout en voulant l'éviter — à la guerre nucléaire ; la seconde — bien que nous réservions la possibilité de vocations de type prophétique —, parce qu'elle s'évade de la réalité humaine et qu'elle oublie notamment, au moins concrètement, le caractère inhumain de la domination totalitaire. L'amour à l'égard de nos frères, pour être effectif, doit être réaliste.

Nous essaierons une troisième voie : celle de *la doctrine théologique traditionnelle, dite doctrine de la guerre juste, qu'on devrait plutôt appeler doctrine de la résistance collective armée à l'agression.* Elle part d'une double conviction : celle de la norme du règlement pacifique obligatoire des conflits internationaux et celle de la fréquente nécessité de recourir à la force pour faire cesser la violence injuste. Qu'il y ait des conflits entre les collectivités comme entre les particuliers, c'est humainement inévitable, mais il n'est nullement fatal que l'on doive recourir à la force pour les régler. Les seuls moyens dignes de l'homme sont l'entente amiable ou l'intervention

d'une autorité supérieure. Malheureusement, c'est souvent la violence qui est choisie et elle ne peut être généralement arrêtée que par la contre-violence. Pour guider la décision morale, dans cette hypothèse, les anciens théologiens ont imaginé la trilogie de la cause, qui peut s'exprimer ainsi : la résistance collective armée contre l'agression n'est permise qu'aux trois conditions suivantes : 1°) une injustice évidente et extrêmement grave, créant une situation incontestable de légitime défense ; 2°) l'échec de tous les moyens pacifiques concrètement disponibles, en vertu de l'impératif fondamental du règlement pacifique obligatoire des conflits internationaux ; 3°) la moindre gravité des calamités qui résulteront de la lutte armée que de l'injustice qui la cause, ce qui suppose une probabilité fondée de succès. Cette directive synthétique s'appuie sur deux présupposés : l'obligation primordiale de chercher une solution pacifique à tout conflit et de ne jamais prolonger inutilement les combats, ainsi que l'affirmation que la guerre — solution de détresse pour une situation de détresse — ne peut éventuellement se justifier que dans une configuration d'inorganisation internationale. Elle entraîne la conséquence qu'on n'a pas le droit de participer activement à une guerre manifestement injuste. Ajoutons-y que les belligérants doivent toujours respecter les règles élémentaires d'humanité.

Cette doctrine, bien qu'elle ait été pensée pour une époque où la guerre avait au moins une apparence de réalisme, n'est nullement démodée, quoiqu'on en dise souvent, parce qu'on la comprend mal. Elle peut encore être appliquée à la réalité contemporaine, mais, précisément, elle conduit à la condamnation de la guerre démentielle qui nous menace. Comme le remarquait Jean XXIII, dans la phrase que nous avons citée tout à l'heure, il est difficile de s'imaginer qu'une guerre nucléaire ne soit pas concrètement démentielle, dès le début, ou qu'elle ne le devienne pas par la suite, en raison de son risque constant d'ascension aux extrêmes. Certes, nous devons distinguer soigneusement la stratégie de dissuasion, qui a pour but d'éviter la guerre, et la stratégie d'emploi, qui marquerait le déclenchement de l'apocalypse. En attendant le retournement essentiel, que l'humanité devra bien opérer, si elle veut éviter de sombrer définitivement dans le chaos, la première peut être provisoirement une douloureuse nécessité, mais ce serait une erreur d'une extrême gravité que de la considérer comme une panacée pour la paix, comme semblent le faire trop d'esprits mathématiques (politiciens ou stratèges), qui croient pouvoir toujours rester maîtres, grâce à leurs nouveaux schèmes de pensée et aux calculatrices électroniques, du tonnerre atomique qu'ils détiennent dans leurs mains. Sans vouloir aucunement mettre en question leur compétence, le théologien a le devoir, même s'il les agace, de les inviter à l'humilité — c'est-à-dire, d'abord, à un réalisme

humain — et de leur rappeler fermement le devoir de respecter les valeurs absolues, même dans l'organisation de la défense.

Face à l'hypothèse d'une guerre démentielle, le bon sens demanderait qu'on renonçât à la résistance collective armée, ainsi que Pie XII le déclarait, dans un discours du 19 octobre 1953. Une telle décision n'impliquerait pas nécessairement une capitulation morale, comme on le croit trop souvent. Il resterait possible d'organiser une résistance non violente, devant laquelle se briseraient, comme les lames de l'océan sur des falaises de granit, les efforts de conquête des âmes par l'agresseur totalitaire, mais à la condition qu'elle fût conduite par des hommes et des femmes lucides, courageux, prêts à tous les sacrifices pour la défense des valeurs spirituelles et morales, solidaires les uns des autres, car les techniques actuelles de viol des consciences sont d'une efficacité redoutable. La formation de combattants de la paix de cette trempe est l'un des impératifs essentiels de la défense.

*
* *

Ainsi, nous le constatons. Le problème de la violence contemporaine n'a pas de solution directe. L'humanité s'est engagée dans un détroit où elle est happée par deux tourbillons titanesques, qui sont tous les deux capables de l'engloutir. Il lui faut à tout prix sortir de l'impasse dans laquelle elle s'est imprudemment avancée. Il est capital qu'elle se rende compte de l'extrême péril dans lequel elle se trouve par sa faute. Il faut qu'elle comprenne qu'il en va de son existence même. Son sauvetage — qu'elle peut seule accomplir — n'est possible qu'à cette condition. Mais ne serait-ce pas déjà trop tard ? Ne sent-elle pas, sur son visage et sur tout son corps, les souffles meurtriers qui l'entraînent avec de plus en plus de violence dans leurs abîmes sans fond ?

II. — LE RETOURNEMENT OU LES SOLUTIONS CONSTRUCTIVES

Nous étions tentés de désespérer. Mais n'entendons-nous pas, nous chrétiens, le reproche que le Christ adressait un jour à ses apôtres ? « Pourquoi avez-vous peur ainsi ? Comment n'avez-vous pas de foi ? » Oublions-nous la Providence du Dieu d'Amour à qui nous croyons ? Oublions-nous la présence agissante du Christ Ressuscité, tout au long de notre marche à travers les siècles ? Oublions-nous que, selon l'enseignement du livre de la Genèse, l'homme a été créé à l'image de Dieu ? Oublions-nous, nous tous, quelles que soient nos options philosophiques ou religieuses, que, dans l'humanité, à côté de la bêtise

et du crime, fleurissent l'intelligence, la loyauté et le dévouement désintéressé, parfois jusqu'à la plus complète abnégation de soi-même ? Nous n'avons pas le droit de désespérer de l'homme. Quelque grande qu'en soit la difficulté, il doit être possible de sortir de l'impasse. Si la solution directe est impraticable, il doit y avoir des solutions indirectes. Avec de l'imagination, du courage et de la patience, on doit pouvoir les découvrir et les mettre en application. C'est ce que nous allons essayer. Convainquons-nous bien, cependant, qu'il ne s'agit pas de recettes faciles — genre de remèdes-miracles de la publicité — et qu'il faut opérer un véritable retournement.

*
* *

Présentons d'abord les *solutions* que nous pourrions appeler *classiques* d'une doctrine de la paix : le désarmement, l'organisation supérétatique du monde et la coopération mondiale sous toutes ses formes. Nous le ferons rapidement, non pas parce que nous n'y attacherions pas d'importance (tout au contraire !), mais parce qu'elles sont bien connues, ne serait-ce que par la lecture de *Pacem in terris*.

L'opinion publique attache beaucoup d'importance au *désarmement*, — et elle a raison — mais il faut qu'elle évite de dangereuses illusions. Pour qu'il soit un facteur effectif de paix, il doit être, suivant les directives de la papauté contemporaine, mutuellement consenti par des accords internationaux, parallèle, simultané, progressif, général et accompagné de contrôles efficaces. Un désarmement unilatéral serait dangereux, ainsi que l'a montré l'expérience d'entre les deux guerres, l'insuffisance de l'armement des grandes démocraties occidentales ayant encouragé la politique agressive de Hitler. De nos jours, il entraînerait le chantage nucléaire de la part d'un agresseur sans scrupules, qui, de concession en concession, pourrait contraindre son adversaire sans défense à une complète capitulation, et s'ouvrir ainsi la route vers la domination totalitaire du monde. Le désarmement nucléaire est souhaitable entre tous, mais il ne suffit pas. Rappelons-nous que les armes conventionnelles du second conflit mondial ont fait 55 millions de morts. Par ailleurs, il existe — ou il peut exister — d'autres armes de destruction massive, de nature chimique ou bactériologique, qui pourraient être aussi d'une très grande nocivité. On commence à parler d'armes psycho-chimiques et les laboratoires de guerre s'intéressent particulièrement aux Lasers ou Masers optiques. L'arme atomique n'est certainement pas l'arme ultime que l'homme puisse concevoir. Et surtout, qu'on se persuade bien que le désarmement matériel n'est réalisable et efficace que s'il s'accompagne du ***désarmement moral***, c'est-à-dire, suivant l'expression de Jean XXIII,

d'« un désarmement intégral qui atteigne aussi les âmes » ! C'est l'amitié et la compréhension entre les peuples, la conviction partagée de leur solidarité commune, qui sont les meilleurs facteurs de paix dans leurs relations réciproques. Imaginera-t-on, à l'époque actuelle, une guerre entre la Belgique et la Hollande, ou entre la France gaulliste et l'Angleterre travailliste ? Ces pays pourraient s'opposer fortement sur certains points, mais il ne viendra à l'idée d'aucun de déclarer la guerre à l'autre.

*
* *

La nécessité de la *constitution d'une véritable organisation supérétatique du monde* (qui ne doit pas, d'ailleurs, supprimer l'institution étatique) n'est encore ressentie que par une fraction minoritaire de l'opinion publique mondiale. Elle n'en est pas moins l'une des tâches primordiales de l'humanité d'aujourd'hui. Indispensable pour la solution des grands problèmes qui se posent désormais à l'échelle planétaire, elle l'est notamment pour le maintien et la consolidation de la paix. Seule elle disposera des moyens nécessaires pour régler les conflits interétatiques. Tant qu'elle n'existera pas, on aura toujours à craindre le déclenchement d'une guerre, quelque part dans le monde. Que l'établissement d'une telle organisation soit difficile, étant donné les antagonismes profonds de l'humanité contemporaine, nul n'en doutera, et il est certain qu'il n'est pas pour demain, mais il n'est pas impossible. Et comme il est indispensable pour la marche en avant de l'humanité, nous avons le devoir d'en hâter la réalisation. En attendant, l'O.N.U., malgré ses déficiences, a au moins le mérite d'exister. Les Etats devraient lui accorder leur appui sincère, au lieu de se retrancher, comme certains, dans un nationalisme sourcilleux — et utopiste.

*
* *

Il faudrait aussi que les dirigeants politiques, stimulés par la poussée de l'opinion publique, comprennent leur intérêt et leur devoir de *promouvoir la coopération mondiale sous toutes ses formes*. Pour un Etat, quelque grand qu'il soit, vouloir se suffire à lui-même, comme jadis la vieille Chine, c'est se condamner à la fois à la sclérose et à l'asphyxie. En coopérant, on apprend à se connaître, à s'apprécier, à se découvrir complémentaires et même indispensables les uns aux autres, et on développe ainsi un climat de relations pacifiques où la guerre devient impensable. Cette coopération mondiale est souhaitable sur tous les plans. Elle devrait s'instaurer à travers tous les rideaux

de fer, qu'elle contribuerait efficacement à démanteler, grâce aux brèches de plus en plus larges qu'elle y ouvrirait. Quelques axes en sont particulièrement urgents. D'abord, en faveur de l'aide au développement : les deux tiers de l'humanité souffrent des effets destructeurs de la faim. Il faut aux pays sous-développés des techniciens, des machines, des capitaux. Les trente milliards de dollars par an qui leur seraient globalement indispensables paraissent une somme énorme, mais quand on sait que l'humanité a dépensé, en 1962, plus de 120 milliards de dollars pour son armement, on a bien le droit de penser que, si on le voulait, il serait facile de la rassembler. Ensuite, en faveur de l'accélération des applications pacifiques de l'énergie nucléaire, rendue nécessaire par l'accroissement vertigineux des besoins énergétiques de la civilisation industrielle, qui s'accompagne de l'épuisement progressif des ressources terrestres en hydrocarbures. Au lieu d'être « la mort qui ravit tout », suivant l'expression du poème hindou qui surgit dans la mémoire d'Oppenheimer, au moment de l'explosion expérimentale du 16 juillet 1945, l'énergie nucléaire pourrait devenir un fleuve de vie pour l'industrie de demain. Enfin, en faveur de la conquête de l'espace cosmique. Elle est une aventure merveilleuse, à laquelle l'homme ne peut pas renoncer, mais n'est-il pas évident qu'elle serait moins coûteuse et plus féconde, si les Etats, au lieu de transporter dans l'éther leurs mesquines rivalités terrestres, mettaient en commun leurs ressources scientifiques et financières pour la réaliser ?

*
* *

Ces trois solutions classiques, bien qu'elles soient indispensables, ne suffisent pas. Leur mise en application suppose d'ailleurs la réalisation des *conditions ou solutions de fond,* auxquelles nous allons maintenant nous attacher.

La première de toutes est ce que nous avons appelé le retournement, c'est-à-dire une *profonde mutation* de l'ensemble de l'humanité et de chacun de nous, en particulier. Tant que certains schèmes archaïques de pensée, certains égoïsmes et certaines attitudes aberrantes subsisteront dans l'intelligence, le cœur et le comportement de la masse humaine et surtout des classes dirigeantes, la paix sera impossible.

La *mutation de notre intelligence* suppose quelques prises de conscience essentielles. Prise de conscience de la formation sociologique, grâce à l'extraordinaire réseau de communications de plus en plus rapides qui enserre maintenant la terre entière, d'une unique communauté mondiale, dont chaque peuple est un élément. Une insurrection en Algérie, l'assassinat d'un président aux Etats-Unis, une

révolution de palais à Moscou, entraînent des conséquences pour tous. Désormais, la vitalité de chacun est fonction de celle du corps entier de l'humanité, de même que la santé de nos cellules dépend de celle de l'ensemble de notre organisme. Prise de conscience des problèmes vitaux de l'humanité planétisée : la construction de la paix mondiale ; la résorption de la plaie tragique du sous-développement, dont l'Occident colonisateur est pour une part responsable ; l'accélération fantastique de l'augmentation de la population mondiale, qui risque de doubler d'ici l'an 2000, passant de trois milliards à six milliards d'êtres humains ; le dialogue Est-Ouest, entre les régimes de type communiste et l'Occident démocratique et libéral. Si on savait s'élever à ce niveau, bien des problèmes futiles qui encombrent la vie politique de nos pays respectifs disparaîtraient d'eux-mêmes. Sauf cas de folie, on ne discute plus dentelles ou préséances, quand le feu est dans la maison. Prise de conscience des véritables valeurs : la dignité de l'homme, de tout homme, quelles que soient sa race, sa religion ou sa classe sociale ; le prix de la liberté ; le dynamisme du progrès culturel, social, scientifique, technique, économique ; la passion de la recherche scientifique au lieu de la passion des conquêtes militaires. Et, en négatif, la prise de conscience des erreurs et des crimes du colonialisme, malgré des bienfaits réels, qu'il faut mettre à son actif, des malfaçons du néo-colonialisme, ainsi que des déficiences du système capitaliste. Par ces prises de conscience se forme un type d'homme adulte, à la hauteur des problèmes de son temps, qui ne se contente pas d'un sentimentalisme illusoire, et sait envisager les événements et les personnes avec lucidité et réalisme, qui marche courageusement vers l'avenir.

Encore faut-il qu'il opère une *mutation de son cœur !* Qu'il découvre que « l'amour, comme le disait Gandhi, est la force la plus puissante que possède le monde ». Qu'il s'ouvre à quiconque — à l'étranger, à l'antipathique, au pauvre, à l'ennemi même — au lieu de s'abandonner à l'égoïsme individuel, racial, national, à la haine, ou à l'indifférence. Que la bienveillance fasse place en lui à la malveillance. Qu'il soit animé d'une volonté de confiance à l'égard d'autrui. Encore faut-il aussi qu'il apprenne le *sens du dialogue !* Que ce soit le dialogue entre personnes individuelles, ou entre nations, entre civilisations, entre religions, entre systèmes politiques. D'ailleurs, ce dialogue collectif ne s'accomplit qu'à travers des personnes physiques : hommes politiques, par exemple, ou ouvriers de diverses nationalités travaillant dans la même entreprise. Son apprentissage est difficile. Il suppose toujours la mutation du cœur et le respect d'autrui, ainsi que le sens de la solidarité et de la complémentarité. Il n'est possible que dans un climat de sincérité, mais il ne faut pas avoir peur de faire le premier pas. L'échec, s'il y a, sera à notre honneur et le succès

récompensera peut-être notre effort. L'infinie variété de l'humanité nous effraie parfois. Sachons surmonter cette peur, car la diversité des comportements et des cultures est une grande richesse, plus encore que celle des couleurs, des sons ou des paysages. « L'ennui naquit un jour de l'uniformité. » Le développement intensif du dialogue est l'un des besoins les plus profonds du monde contemporain.

C'est une véritable conversion que vous exigez, me dira-t-on. — D'accord. — Un sermon sous la forme d'un article de revue ! Je ne le pense pas. En tout cela, je parle en philosophe, un peu comme Karl Jaspers, dans son grand livre *La bombe atomique et l'avenir de l'homme*. C'est l'avènement de l'ère nucléaire qui oblige l'homme que nous sommes tous à cet examen de conscience en profondeur, qui nous révèle à quel point nous avons besoin d'énergie psychique pour surmonter les contradictions au milieu desquelles nous trébuchons. Sans lui et sans la mutation personnelle et collective qui doit en résulter l'Occident risque de sombrer sous la marée montante de la revanche des peuples de couleur, qui se gonfle déjà dans les immensités secrètes de l'Asie. Ni sa richesse, ni la supériorité provisoire de son armement ne pourront durablement le préserver. Ce n'est que par un retournement exigeant qu'il se sauvera lui-même et le monde avec lui, parce que ce n'est qu'à ce prix qu'il réussira à rendre compréhensible et attirant pour les peuples opprimés et affamés — et d'abord pour leurs dirigeants — le message de liberté qui fait légitimement sa fierté.

*
* *

La paix ne dépend pas seulement, comme on le croit trop souvent, des hommes d'Etat, — quelque considérable que soit leur prestige et même s'ils sont parfois tentés de se considérer comme des démiurges —, ni non plus des grands chefs militaires ou des grands financiers. Certes, leur rôle est essentiel, mais elle dépend aussi de chacun de nous. Qui que nous soyons, quelque humble que soit notre position sociale, nous avons quelque chose à faire. Même une simple concierge peut être un élément actif de la paix du monde, parce qu'elle peut contribuer à la bonne entente des habitants de l'immeuble dont elle est la gardienne. Ne sommes-nous pas, d'ailleurs, injustes à l'égard de ces personnes souvent mal payées, mal logées, constamment dérangées, sans qu'on se croie seulement obligé de s'excuser ou de les remercier ? La construction de la paix est une immense opération, toujours à poursuivre, qui nécessite la collaboration de l'humanité entière. Elle ne peut pas être seulement internationale, elle doit être aussi civile, sociale, religieuse, familiale. Toutes ces formes de paix se conditionnent les unes les autres. Elles constituent une composante

unique à laquelle il faut toujours penser. Cette paix multiforme suppose la réalisation de la justice et de la charité sur tous les plans. Tout acte de justice, tout acte de charité vraie contribuent à la créer. Elle exige des actes concrets au lieu de bonnes paroles et de slogans faciles, par lesquels on se dupe soi-même et les autres en même temps. *La construction de la paix du monde suppose un engagement personnel de chacun d'entre nous. Elle ne peut être qu'une création continue.*

Je me contenterai de souligner *quelques axes d'engagement particulier*, sans prétendre aucunement à une liste exhaustive. L'engagement politique, si important, souhaitable de la part d'hommes de paix compétents pour les responsabilités gouvernementales ou parlementaires. L'engagement dans les institutions internationales de type intergouvernemental : l'O.N.U. et les institutions spécialisées qui s'y rattachent, les institutions européennes, etc. L'œuvre qu'elles ont accomplie est déjà immense et elle doit être intensifiée. Ceux qui s'opposent au développement des organisations supranationales marchent en sens inverse de l'histoire. L'engagement dans les associations et mouvements internationaux de caractère privé : qu'ils aient pour but la promotion du désarmement, ou la coopération sur le plan économique, social ou culturel. L'engagement au service des peuples en voie de développement. Par notre argent, d'abord. La parabole de Lazare et du mauvais riche s'applique aux rapports entre peuples nantis (nous en sommes) et peuples sous-développés. Prenons garde d'être le mauvais riche égoïstement installé dans son confort, alors que Lazare (c'est-à-dire la grande majorité du Tiers Monde) souffre de la faim et de l'analphabétisme et se trouve dépourvu des avantages de la civilisation moderne. Par notre temps, surtout : l'accueil, l'entraide fraternelle à l'égard des membres de ces peuples (étudiants ou travailleurs) qui viennent habiter chez nous, sans nous laisser rebuter par les différences — légitimes — qui séparent leurs comportements des nôtres ; ou bien encore, l'entrée totale à leur service, en allant vivre chez eux, pour les aider, en qualité de techniciens, à édifier une administration, une industrie, une agriculture, des circuits économiques et une vie culturelle modernes. Cette dernière option est l'une des plus belles vocations de notre époque. La presse et l'enseignement ont aussi un rôle important à jouer en faveur de la paix, si, du moins, les écrivains, les journalistes et les professeurs ont conscience de leur responsabilité. S'ils le veulent, par eux se poursuivra, comme l'écrivait le P. Teilhard de Chardin, « grâce à la diffusion progressive de perspectives et d'attitudes communes, la lente convergence des esprits et des cœurs. »

*

* *

Et nous, chrétiens, quelle doit être notre part dans le combat pour la paix ? Comme pour tous, elle doit être d'abord l'engagement personnel au service de la cité humaine, afin de la rendre plus fraternelle. Ainsi que le Christ nous l'a dit, nous serons jugés par lui sur le degré d'accomplissement de ce devoir fondamental. Malheur à nous si nous sommes restés enfermés dans notre paresse ou notre égoïsme ! En refusant d'aider nos frères dans le malheur, c'est Jésus que nous avons refusé : « j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'étais un étranger et vous ne m'avez pas accueilli, nu et vous ne m'avez pas vêtu, malade et prisonnier et vous ne m'avez pas visité ». Les non-chrétiens attendent de nous des actes et non des paroles, et ils ont raison. L'Evangile les approuve. Et convainquons-nous que, malgré certaines interprétations tendancieuses, il s'applique aux rapports internationaux aussi bien qu'aux relations entre personnes individuelles. Le Christ visait toute la réalité humaine.

Sur les plans politique, économique, social et culturel, nous devons nous efforcer de collaborer loyalement avec tous les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs options philosophiques et religieuses. Le *dialogue dans la parole et dans l'action* est une des exigences essentielles de notre foi, comme Jean XXIII et Paul VI nous l'ont rappelé avec insistance. Certes, il peut poser parfois des problèmes délicats. Non pas avec ceux qui admettent un idéal pleinement humaniste, par exemple, les principes fondamentaux de la Déclaration universelle des droits de l'homme. Avec eux nous pouvons marcher la main dans la main, en toute confiance fraternelle. Mais s'il s'agit de rapports avec des gouvernements ou des partis qui violent ou du moins combattent certains des droits essentiels de la personne humaine (par exemple, la liberté de pensée, de conscience et de religion ou la liberté d'expression), une grande prudence s'impose. Nous devons toujours respecter leurs membres personnellement, nous devons être très attentifs à leur évolution, mais, par souci de vérité, nous devons rester lucides et réalistes. Pour le bien de l'humanité, nous n'avons pas le droit d'être des dupes. Avec eux le dialogue est difficile, comme l'a montré le P. Dubarle, dans son ouvrage courageux *Pour un dialogue avec le marxisme*. Il exige de notre part, lorsqu'il se déroule publiquement, une solide formation chrétienne et une connaissance approfondie de la théorie et des buts réels — pas toujours apparents — du système politique auquel se rattache notre interlocuteur. Mais que ces hommes nos frères sachent que nous le souhaitons sur tous les points précis où ils veulent eux aussi réaliser concrètement un idéal authentiquement humaniste ! S'ils veulent sincèrement une paix qui ne soit pas une domination totalitaire, nous marcherons avec eux. Chrétiens et non chrétiens, communistes et non communistes, blancs,

jaunes et noirs, pourquoi n'arriverions-nous pas à comprendre que, malgré nos divergences et nos antagonismes, nous sommes tous les passagers solidaires du même navire et que nous avons besoin les uns des autres pour réaliser les rêves qui brûlent notre cœur ? Ne sommes-nous pas tous des frères, les membres de l'unique grande famille humaine ?

Nous, chrétiens, nous devons aussi pratiquer la *prière pour la paix,* parce qu'elle est un acte de foi en la maîtrise de Dieu sur l'histoire — une maîtrise qui respecte pleinement la liberté humaine — et qu'elle nous oblige à nous mettre profondément en harmonie avec le commandement de l'amour universel exprimé dans l'Evangile. Les athées et les agnostiques ne peuvent pas comprendre une telle attitude de notre part. Nous respectons leur conviction. Nous leur demandons seulement de respecter aussi la nôtre, qui est logique pour quiconque croit au Dieu Vivant.

Trop souvent, nous avons eu des réflexes nationalistes ou racistes, méconnaissant la dignité et les droits des autres peuples et des autres races. Trop souvent, nous avons fermé les yeux sur les abus du colonialisme ou du capitalisme. Trop souvent, nous en avons profité. Trop souvent, nous avons accepté la guerre comme une solution qui allait de soi. Trop souvent, nous avons fait preuve d'égoïsme et de paresse d'esprit. Trop souvent, nous avons manqué de lucidité, de courage et d'imagination, tournés que nous étions vers un passé révolu au lieu d'être des jardiniers de l'avenir. Trop souvent, nous avons négligé les directives — pourtant remarquablement constructrices — de la papauté contemporaine. Nous ne nous sommes pas rendus compte que nos comportements pharisaïques engendraient la colère des masses ouvrières et des peuples colonisés. Nous sommes responsables pour une part de l'implantation et du succès de la domination totalitaire, qui enserre maintenant dans son étau des centaines de millions d'êtres humains. C'est notre trop fréquente incurie, inattentive aux véritables besoins des hommes, qui a fait croire à beaucoup que la religion est l'opium du peuple. Nous chrétiens, nous avons été la cause qu'on a blasphémé le visage infiniment attirant du Christ Ressuscité, parce que, par notre infidélité à l'Evangile, nous avons empêché des hommes sincères de le découvrir. Reconnaissons nos erreurs et nos lâchetés. Prenons au sérieux les Béatitudes et le commandement de l'amour universel. Le Mouvement *Pax Christi,* qui doit se développer, a pour but de nous aider à en découvrir et réaliser les conséquences concrètes. Nous devons, individuellement et collectivement, répondre de tout notre cœur à l'émouvant appel de Paul VI, à Bombay, en faveur de la paix, de la non-violence, de l'aide au Tiers Monde. Nous devons apprendre aux hommes qu'ils ne peuvent se

sauver de la menace atomique qu'en se reconnaissant comme frères. Nous devons prendre la tête du combat pour la paix.

*
* *

C'est donc *un appel* que j'ai voulu adresser à mes lecteurs, au nom de l'idéal humaniste, au nom de la foi chrétienne. Un appel à leur intelligence et au sens de leur responsabilité. J'ai tenu à appeler les choses par leur nom. J'ai voulu souligner la gravité du problème qui se pose à l'humanité contemporaine, face aux deux effroyables fléaux de l'apocalypse nucléaire et de l'univers concentrationnaire. Je me suis bien gardé de leur inspirer de fausses consolations, en leur faisant miroiter des recettes-miracles. Elles seraient encore plus illusoires pour la réalisation de la paix que pour la guérison d'un cancer ou la parfaite acquisition d'une langue étrangère sans peine et en cinquante leçons d'un quart d'heure. Le sentimentalisme naïf, ignorant de la complexité des problèmes et de la violence des antagonismes qui divisent actuellement le monde, proie facile d'une propagande habile à masquer ses véritables buts, est aussi dangereux qu'une politique de défense qui s'appuierait essentiellement sur une stratégie de dissuasion nucléaire. La construction de la paix, — une paix digne de ce nom, qui libère au lieu d'asservir les consciences et les corps, respectueuse des droits de l'homme et des peuples —, exige la coopération de tous. Il faut que chacun collabore concrètement à cette grande œuvre commune. Il faut le faire comprendre à ceux qui n'en sont pas encore convaincus.

Pourquoi donc ne se fonderait-il pas une *Armée de la Paix ?* Au lieu d'armées qui utilisent des moyens de guerre, une armée qui n'utiliserait que des moyens de paix. Une armée qui grouperait des hommes et des femmes passionnés de paix. Quiconque y aurait sa place, depuis la concierge de tout à l'heure jusqu'au ministre et au chef d'Etat, et même au militaire. Toutes les formes d'engagement personnel, de type simplement humaniste ou humaniste-chrétien, y seraient admises. Il suffirait de vouloir travailler concrètement, chacun dans son milieu et dans sa profession, à l'accroissement de la justice et de l'amour dans le monde.

On pourrait concevoir un statut juridique, avec des institutions ayant pignon sur rue. Ce serait peut-être souhaitable. Ce n'est pas absolument indispensable. *On pourrait lui donner d'autres noms, l'appeler, par exemple, Association ou Syndicat de la Paix.* Si j'ai préféré le mot Armée, c'est pour indiquer qu'il s'agit d'un engagement difficile, qui exige du courage, de la patience, le renoncement à ses aises et qui est toujours à recommencer. Saint Paul appliquait la spiritualité

du soldat — un peu idéalisée peut-être — à la vie du chrétien. Il faudrait à ces combattants d'un nouveau genre l'héroïsme qui s'est si souvent déployé sur les champs de batailles. Le fantassin y retrouverait la primauté que la machine lui a fait perdre. Il y éprouverait un épanouissement que la guerre est bien incapable de lui procurer. En sauvant les autres il se sauverait lui-même. Le combat pour la paix est le plus exaltant de tous.

Cette Armée existe déjà. Elle comprend ces hommes et ces femmes qui, au grand jour de la renommée ou dans le silence discret — souvent plus efficace — travaillent concrètement pour la paix. Il y en a dans tous les pays du monde, mais ils sont trop peu nombreux. Pourquoi ne nous y engagerions-nous pas à notre tour, si nous ne l'avons pas encore fait ? Ou, du moins, — car je suppose que nous en faisons tous déjà partie —, pourquoi n'y intensifierions-nous pas notre coopération ? Si le nombre des soldats de cette Armée augmentait considérablement, si beaucoup d'entre eux étaient passionnés pour leur combat et prêts à tous les sacrifices, ne réussirait-elle pas à créer sur la terre entière un mouvement irrésistible de fraternité universelle qui amènerait l'humanité à démanteler sans crainte les arsenaux — atomiques ou autres — dont elle s'est imprudemment encombrée ?

Certes, la paix est un pari, mais, face aux dangers qui nous menacent, il est le seul raisonnable. Il dépend de chacun de nous qu'il soit gagné par la génération présente.

Toulouse (Haute-Garonne)
31, Rue de la Fonderie

René COSTE
Professeur aux Facultés Catholiques de Toulouse